

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

نخب الازهار
في منتخب الاشعار واذكى الرياحين
من اسنى الدواوين

ANTHOLOGIE
ARABE.

SE TROUVE À PARIS,
CHEZ DE BURE FRÈRES, libraires du Roi
et de la Bibliothèque royale,
RUE SERPENTE, n.º 7.

ANTHOLOGIE
ARABE,
OU
CHOIX DE POÉSIES ARABES
INÉDITES,

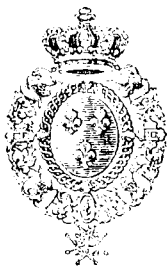
TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS
EN FRANÇAIS,

ET
ACCOMPAGNÉES D'OBSERVATIONS CRITIQUES
ET LITTÉRAIRES;

PAR
M. GRANGERET DE LAGRANGÉ,
SOUS-BIBLIOTHÉCAIRE À LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL,
ET CORRECTEUR À L'IMPRIMERIE ROYALE
POUR LES LANGUES ORIENTALES.

..... Juvat integros accedere fontes
Atque haurire ; juvatque novos decerpere flores.

LUCRET. *de Nat. rer. lib. iv.*



IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU ROI,
A L'IMPRIMERIE ROYALE.

1828.



*A Monsieur le Baron
Silvestre de Sacy,
Membre de l'Institut royal de France, &c.*

**LE RESPECT,
L'ADMIRATION,
LA RECONNOISSANCE
OFFRENT CE FOIBLE HOMMAGE
À LA VERTU AUSTÈRE,
AU TALENT VÉRITABLE,
À LA BONTÉ OFFICIEUSE.**



AVERTISSEMENT.

LES poésies arabes que contient ce volume, jusqu'à présent inédites, sont extraites de divers manuscrits de la Bibliothèque du Roi.

Aux morceaux complets d'Abou'thayyb Almoténabby et d'Omar ben - Fâredh, que je publie, j'ai cru convenable de joindre un choix de gloses et de commentaires tirés des meilleurs interprètes de ces deux poètes.

Les personnes suffisamment instruites dans la langue arabe, remarqueront que je me suis constamment appliqué, dans ma traduction, à conserver la couleur et les traits distinctifs de l'original, sans avoir cherché à y mettre des agrémens de mon invention. Je dirai plus : je n'ai point hésité à rendre mon texte mot à mot, toutes les fois que j'ai pu le faire sans être barbare.

Cette Anthologie contribuera à faire connoître que les ouvrages poétiques des Orientaux,

bien qu'ils renferment beaucoup de traits que notre goût réproouve , étincellent néanmoins d'images vives, de pensées fortes et de sentimens tendres et gracieux.

A l'exemple des écrivains arabes et persans , qui , dans leurs livres , adressent des louanges à la Divinité , j'ai terminé ce recueil de poésies orientales par un morceau religieux de ma composition , que j'ai intitulé *Hymne en l'honneur de Jéhovah*.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

EXTRAITS DU DIWAN

DU CHEÏKH

OMAR BEN-FAREDH.

VI.

EST-CE la lueur rapide d'un éclair qui a brillé dans la plaine sablonneuse! ou, sur les hauteurs de Nadjd, aperçois-je la clarté du jour!

Ou bien seroit-ce Leïla, fille de la tribu d'Amer, qui, découvrant, pendant la nuit, son visage resplendissant, a changé les ombres du soir en un matin radieux!

O toi qui es monté sur une vigoureuse chamelle, puisses-tu être préservé du trépas! Si, après avoir franchi des chemins scabreux, ou des torrens qui roulent de nombreux cailloux,

Tu arrives à la vallée de Naamân, où croît l'arâk, dirige-toi alors vers une vallée spacieuse qui se trouve dans cette contrée.

Monte ensuite à la droite des deux montagnes, à l'orient de Naamân, et rends-toi dans Arîna, qui exhale des parfums.

Et lorsque tu seras parvenu à des sentiers tortueux et remplis de sable, alors redemande un cœur qui, près du torrent impétueux, a trouvé le trépas;

Et salue de ma part les habitans chéris de ce lieu, et dis-leur : Quand j'ai quitté votre ami, il soupiroit ardemment après votre présence.

O habitans de Nadjd, n'aurez-vous point pitié d'un malheureux que l'amour a rendu captif, et qui ne veut point se dégager de ses fers!

Oh! que n'avez-vous envoyé à votre ami un tendre salut, à l'heure du soir, dans les tournoiemens des vents embaumés!

Un salut capable de rendre la vie à celui qui croyoit que votre éloignement n'étoit qu'un jeu de courte durée!

Toi qui, ignorant ce que l'amant peut entreprendre, blâmes sans cesse sa conduite, puisses-tu échouer dans tous tes projets!

Tu t'es fatigué à donner des conseils à un amant qui ne veut goûter ni bonheur ni satisfaction.

Arrête, malheureux! . . . Va, fuis celui dont les entrailles sont cruellement déchirées par de beaux yeux.

Avant que tu donnasses des conseils à un homme que l'amour égare, tu étois son ami; mais, dis-moi, as-tu jamais vu qu'un amant se plût à vivre avec ceux qui le conseillent!

Si tu as voulu réformer ma conduite, moi je n'ai point voulu, dans ce qui regarde l'amour, réformer les penchans violens de mon cœur.

Eh! que veulent donc les censeurs avec les proches qu'ils adressent à celui qui, abjurant toute

retenue, a trouvé dans cette conduite son repos et sa liberté!

Objets de ma tendresse, l'infortuné qui brûle du desir de se trouver au milieu de vous, lui seroit-il permis de concevoir une espérance qui fit naître dans son cœur un calme délicieux!

Depuis que vous êtes cachés à mes regards, j'ai poussé des gémissemens qui ont répandu la tristesse et le deuil dans les contrées de Misr.

Lorsque je songe à vous (étrange effet d'un souvenir plein de charmes!) je chancelle comme si j'étois enivré d'un vin délectable;

Et lorsque j'ai été invité à oublier les engagemens que j'ai contractés avec vous, mes entrailles sont demeurées sourdes à de telles propositions.

Bénis soient les instans qui se sont écoulés avec des amis dont la douce présence faisoit la joie de toutes mes nuits!

Le lieu où ils avoient établi leur demeure, devenoit ma patrie. Je me plaisois au milieu de ceux qui reposent sous des tamarins: chez eux, l'approche de toutes les eaux m'étoit permise.

Leur aimable société faisoit toute mon ambition, et le doux ombrage de leurs palmiers toute ma joie; et sur le sable des deux vallées j'aimois à me délasser.

Hélas! qu'est devenu ce temps si délicieux! où sont-ils ces jours où, exempt de fatigue, je goûtois tant de douceurs et de repos!

Je le jure par la Mecque, par la station d'Ibrahim, et par ceux qui, observateurs fidèles des rites sacrés, viennent visiter avec respect la maison vénérable ;

Jamais le souffle du zéphir n'a fait incliner l'absinthe des collines, sans qu'il ne m'ait apporté de chez vous, ô mes amis, des odeurs suaves et vivifiantes.

VII.

RALENTIS ta marche et compâti à mon sort, ô chamelier ! Songe que tu emportes mon cœur avec toi.

Ne vois-tu pas comme les chameaux gourmandés, remplis d'ardeur, tourmentés par la faim et la soif, soupirent après les délicieux pâturages !

La fatigue des déserts a transformé leur corps en un squelette qui n'est revêtu que d'une peau desséchée.

Leurs pieds dépouillés et meurtris sont devenus si sensibles à la douleur, que le sable sur lequel ils marchent paroît être changé en charbons ardens.

Leur extrême lassitude a diminué leur embonpoint, et l'anneau attaché à leurs narines ne soutient plus la bride flottante. Laisse-les paître librement le thé-mâm qui croît dans les terres basses.

Leur bouillant courage les a exténués ; si tu manques d'eau pour calmer leur soif, eh bien ! conduis-les promptement dans des lieux creux où ils trouvent de quoi se désaltérer.

Marche devant eux pour mieux les guider, mais ne les fatigue point trop; tu sais qu'ils se rendent vers la plus sainte des vallées.

Que Dieu prolonge ta vie! Si tu passes, au matin, par la vallée de Yanboua, par Addahna et par Bedr;

Si tu traverses les déserts d'Annaka et d'Audân-Waddân, pour te rendre à Râbig, dont les eaux rares calment un peu la soif du voyageur;

Si tu franchis les plaines sèches et arides, dans le dessein de visiter les tentes de Codaïd, séjour de mortels vertueux;

Si tu t'approches de Kholâis, d'Ousfân et de Marr-Azzharân, qui est le rendez-vous des habitans du désert;

Si tu t'avances ensuite vers Aldjamoum, Alcasr, Addakna, lieux où descendent les voyageurs qui ont besoin d'eau;

Si tu arrives à Attan'im, à Azzâhir, qui produit des fleurs, et te diriges vers le sommet des montagnes;

Si, après avoir traversé Alhadjoun, tu poursuis ta course, desirant visiter le séjour des saints les plus austères;

Si enfin tu arrives à Alkhiâm, n'oublie pas alors de saluer souvent, de ma part, les Arabes chéris de cette contrée.

Captive-les par des discours pleins de douceur, et conte-leur une partie des peines que j'endure, et qui ne doivent jamais finir.

O mes amis! quand est-ce que votre approche de

l'asile inviolable que j'habite, me rendra le sommeil qui m'a fui!

Qu'elle est amère la séparation, ô mes amis de la tribu! et qu'elle est douce la réunion après une longue absence!

Comment pourroit-il trouver des charmes à la vie, l'infortuné abîmé par l'excès de la souffrance, et qui cache dans ses entrailles des flammes qui le consomment!

Sa vie et sa patience s'évanouissent, mais son amour et sa douleur augmentent sans cesse.

Hélas! son corps se trouve en Égypte, ses doux amis sont en Syrie, et son cœur est dans Adjîâd.

Oh! s'il m'est jamais permis de faire une nouvelle station sur les pierres chéries d'Arafat, de quelles joies ne serai-je pas enivré, après une aussi longue absence!

Puisse-t-elle ne jamais périr, la mémoire du jour où nous nous réunîmes dans Almosalla, lieu sacré où nous fûmes invités à entrer dans la voie de la vérité!

Alors nos chameaux, chargés du palanquin, traversoient, au lever de l'aurore, les deux montagnes, et s'avancoient d'un pas rapide vers les défilés;

Alors des pluies abondantes et fécondes rafraîchissoient et nous tous rassemblés dans Mozdalafat, et les nuits délicieuses passées dans Alkhaïf.

Que d'autres ambitionnent des richesses et des dignités; pour moi, je ne soupire qu'après la vallée de Mina: elle seule fait l'objet de tous mes desirs.

O habitans du Hedjaz, ô vous que j'aime si tendrement! si la fortune, soumise aux décrets divins, a voulu que je demeurasse séparé de vous,

Eh bien! apprenez donc que mon antique passion pour vous subsiste encore aujourd'hui, et que les doux sentimens que vous m'inspirâtes autrefois, m'animent encore en ce moment.

Vous habitez dans le fond de mon cœur; mais, hélas! vous êtes bien loin de mes yeux.

O toi, mon assidu compagnon pendant la nuit, si tu veux m'être secourable, console mon cœur en m'entretenant de la Mecque.

Oui, le voisinage de la Mecque est ma patrie; sa terre est mon parfum; et c'est sur les bords du torrent que je trouve mes provisions de voyage.

Là sont les objets de ma tendresse; là je m'élevois à la perfection, J'étois toujours prosterné devant la station d'Ibrahim, et les faveurs du ciel descendoient sur moi.

Mais les destinées cruelles m'ont éloigné de la Mecque; elles ont arrêté le cours des célestes bienfaits; et mes communications avec Dieu sont interrompues.

Ah! si la fortune m'accorde de retourner à la Mecque, peut-être reverrai-je ces jours qui furent pour moi des fêtes ravissantes.

J'en jure et par le mur Alhathim, et par les angles du temple, et par les voiles sacrés, et par les monts Safa et Merwa, entre lesquels courent les fervens adorateurs;

Et par l'ombre d'Aldjénâb , et par la pierre d'Ismaïl ,
et par la gouttière sainte , et par le lieu où sont exau-
cées les prières des pélerins :

Non , je n'ai jamais respiré l'odeur suave du ha-
châm , qu'au même instant elle n'ait apporté à mon
cœur un salut de la part de Soâd , ma bien-aimée.

VIII.

SUR le champ de bataille où les yeux et les cœurs
se livrent de cruels combats , je péris , sans avoir
commis la faute la plus légère.

A peine l'éclat de cette beauté merveilleuse eut-il
frappé mes regards , avant même d'éprouver de l'amour ,
je me suis écrié : C'en est fait de moi !

Dieu soit loué ! mes paupières sont condamnées à
l'insomnie à cause de la passion que tu m'as ins-
pirée ; et mon cœur est resté en proie aux tourmens.

Mes côtes se sont desséchées par la violence de
mes desirs : il s'en est peu fallu que le feu qui les
consumoit , ne les redressât , de courbées qu'elles sont
par leur nature.

Mes larmes ont coulé avec une telle abondance ,
que , sans les soupirs brûlans qui s'exhaloient de
ma poitrine , elles m'auroient englouti dans leur
cours.

Oh ! que les douleurs qui m'anéantissent et me ren-
dent comme une ombre invisible , me sont agréables !
qu'elles prouvent bien l'excès de mon amour !

Triste et abattu au lever de l'aurore comme au cou-

cher du soleil, je n'ai point dit, vaincu par la souffrance : Chagrins , dissipez-vous.

Je me sens ému d'une douce pitié pour tout cœur agité d'une passion tendre , pour toute bouche qui tient le langage de l'amour ;

Pour toute oreille fermée aux reproches du censeur importun , pour toute paupière que le plus léger sommeil ne vient jamais appesantir.

Loin de moi ce froid amour qui laisse les yeux secs et vides de pleurs, cette passion qui n'allume point des transports violens !

Inflige-moi la peine que tu voudras , excepté l'exil : amant toujours fidèle, toujours soumis, je volerai au devant de tous tes desirs.

Prends le dernier souffle de vie que tu m'as laissé : l'amour n'est pas parfait, tant qu'il épargne un reste d'existence.

Ah ! qui me fera périr victime de l'amour que je ressens pour une tendre gazelle formée de la pure essence des esprits célestes !

Expirer d'amour pour cette belle , c'est s'assurer parmi les véritables amans le rang le plus glorieux.

Couverte du voile de sa chevelure, si elle s'avance à travers les ombres d'une nuit semblable aux boucles noires de ses cheveux, l'éclatante blancheur de son front la dirige et lui tient lieu des feux du firmament.

Si je me perds dans la nuit de sa chevelure ondoyante, l'aurore de son front resplendissant dirige mes pas égarés.

Quand ma bien-aimée soupire, Oui, dit le musc, c'est du souffle embaumé de cette belle que je compose mes plus doux parfums.

Les années qu'elle passe en ma présence, s'écoulent avec la rapidité d'un jour; et le jour où elle reste dérobée à mes regards, passe lentement comme des années.

Si ma bien-aimée s'éloigne, ô mon sang, abandonne le cœur que tu animes; si elle revient, ô mes yeux, exprimez l'âgresse.

Et toi, censeur impitoyable, qui me reproches amèrement la passion que je ressens pour cette tendre gazelle, va, laisse-moi en repos, et garde tes lâches conseils.

La critique est vile, et elle n'a jamais attiré de louanges à celui qui l'exerce. Eh! un amant doit-il devenir l'objet d'une satire amère?

O toi dont le cœur est calme, ne porte pas tes regards sur celle qui fait mon bonheur. Estime-toi heureux de posséder ton cœur, et crains le trouble où jettent des yeux noirs.

O mon ami! écoute-moi; c'est la compassion qui dicte mes conseils: garde-toi d'approcher de la tribu de ma bien-aimée.

Pour elle, j'ai abjuré toute retenue; pour elle, j'ai renoncé au mérite des bonnes œuvres, et j'ai négligé d'accomplir le saint pèlerinage de la Mecque.

L'amour dont je brûle est aussi pur que le visage éclatant de blancheur des élus, et les reproches de

mes censeurs me paroissent noirs comme la face des réprouvés.

Dieu soit béni ! qu'elles ont de charmes les qualités dont elle est ornée ! à combien de cœurs ses attraits ont donné ou la vie ou la mort !

Si quelquefois, au milieu des reproches que mon censeur m'adresse, le doux nom de mon amie s'échappe de sa bouche, alors mes oreilles ravies s'ouvrent avec avidité pour l'entendre, quoiqu'elles restent sourdes à ses conseils.

L'éclair me fait pitié, quand on le compare au doux sourire de ma bien-aimée : les dents éblouissantes de cette belle le couvrent de honte.

Souvent, lorsqu'elle est loin de moi, mes sens abusés la retrouvent dans tout ce qui a de la grâce et du charme ;

Dans les sons harmonieux de la lyre et de la flûte, lorsque ces deux instrumens marient leurs accords ;

Dans ces riantes vallées, où viennent, à la fraîcheur délicieuse du soir et au lever de l'aurore, paître de timides gazelles ;

Dans les prairies où tombe la tendre rosée sur des tapis de verdure émaillés de fleurs ;

Dans les lieux où le zéphyr traîne les plis de sa robe embaumée, quand, au léger crépuscule du matin, il m'apporte les plus suaves odeurs.

Je la vois encore lorsque ma bouche pressé avidement les lèvres parfumées de la coupe, pour savourer une liqueur vermeille dans des lieux consacrés au plaisir.

Elle seule me suffit ; auprès d'elle je retrouve ma patrie ; et mon esprit , par-tout où nous sommes réunis , ne connoît ni peine ni agitation.

La tente où repose ma bien-aimée est la mienne ; sa présence dans des plaines incultes et sauvages les rend pour moi un séjour délicieux.

Heureuse la caravane que tu accompagnes dans ses marches nocturnes ! de ton visage jaillissent les traits lumineux d'une aurore qui dirige ses pas.

Qu'ils agissent suivant leurs desirs , ces fortunés voyageurs ! possédant au milieu d'eux une beauté ravissante comme la pleine lune , ils sont à l'abri de tout danger.

Je t'en conjure , et par mon indocilité aux reproches de mes censeurs , et par cette flamme dévorante que l'amour entretient dans mes entrailles ,

Daigne considérer un cœur qui est déchiré par les souffrances que lui causent tes attraits , des yeux qui sont noyés dans des torrens de larmes.

Prends pitié d'un infortuné qui tantôt sent lui échapper tout espoir , tantôt se berce de douces illusions.

Calme l'ardeur de mes desirs par une réponse qui ranime mes espérances ; délivre ma poitrine du poids qui l'opprime.

Bénie soit cette faveur que tu m'as accordée , lorsqu'une voix consolante m'annonça que le repos alloit enfin succéder à mon cruel désespoir !

Nouvelle agréable à ton cœur ! m'a-t-elle dit ; paie-la

du renoncement à tout ce que tu possèdes : malgré toutes tes imperfections, il a été parlé de toi devant l'objet de ton amour.

IX.

Porte à la ronde la mémoire de celle que j'aime, ne fût-ce que pour condamner mon amour : car les entretiens qui ont pour objet ma bien-aimée, sont le vin dont je m'enivre.

Qu'ainsi je puisse voir, malgré son absence, celle que j'aime avec transport, dans l'image qui m'en est présentée par tes reproches, et non dans ces apparitions fugitives qui ont lieu pendant le sommeil!

Oui, toute mention de ma bien-aimée est douce à mon cœur, dussent mes censeurs l'accompagner de paroles injurieuses.

Il me semble que celui qui blâme ma conduite, m'annonce le moment fortuné de l'union, quoique je n'aie jamais espéré de ma tendre amie une réponse à mes salutations.

Je dévoue mon ame à cette beauté, pour l'amour de qui tout mon être s'est consumé à un tel point, que la mort s'est approchée de moi avant le terme fixé à mes jours.

C'est à cause de cette beauté que ma honte divulguée s'est changée pour moi en un doux parfum, et que l'humiliation et l'opprobre où m'a fait descendre mon amour, m'ont semblé remplis de délices après l'état glorieux où je me suis trouvé.

C'est à cause de cette beauté, que m'ont charmé, après m'être livré à de pieux exercices, et mes désordres, et le renoncement à toute pudeur, et mes actions criminelles.

Si je vauque à la prière, mes lèvres, tandis que je parcours le livre sacré, murmurent ses louanges; et je tressaille de joie, quand, monté dans la chaire, je l'aperçois devant moi.

Si je revêts l'habit de pèlerin, son nom est sans cesse dans ma bouche. Éviter sa présence me paroît un crime comparable à celui de rompre le jeûne.

Mes larmes ont dévoilé ma triste situation : elles ont coulé en abondance au souvenir des événemens passés. Mes sanglots ont fait connoître toute l'étendue de mon amour.

Je pars le soir avec un cœur ivre d'amour, et je reviens le matin avec un œil que la douleur a noyé de larmes.

Dans quel état se trouvent donc et mon cœur et mes yeux! celui-là est tourmenté par les attraits de ma bien-aimée, et ceux-ci sont toujours avides de contempler sa taille élégante.

Ni le sommeil, ni cette beauté brillante comme l'aurore, ne me visitent plus : je ne rencontre que l'insomnie, et mes desirs ne font que s'accroître.

Les liens qui m'attachent à ma bien-aimée sont indissolubles, et les sermens que je lui ai faits, inviolables. La douleur que j'éprouvois, je l'éprouve encore; et l'amour qui me possédoit, me possède toujours.

Mon corps, à cause de son excessive maigreur, met au jour mes secrètes pensées, et mes pensées elles-mêmes ont plus de consistance que mes os ; tant ceux-ci sont broyés par le mal !

Je suis accablé par la violence de l'amour : mes entrailles sont déchirées, et mes paupières abîmées par les larmes de sang dont elles sont incessamment remplies.

L'amour m'a terrassé ; et mon corps, par son extrême délicatesse, a rivalisé de légèreté avec l'air subtil du matin : ainsi donc le souffle du zéphyr a visité ma bien-aimée.

Ce n'est point la maladie, c'est l'amour qui m'a ainsi atténué. Demandez-moi donc au zéphyr ; c'est dans lui que mon séjour est établi.

La maigreur m'a tellement anéanti, qu'elle n'a plus trouvé de prise sur moi, que j'ai disparu à la guérison de mes maux, et que ma soif brûlante n'a pu se calmer.

Je n'ai point appris qu'aucun être ait connu ma demeure, si ce n'est l'amour, et le soin avec lequel je cache mes secrets et j'observe mes engagements.

L'amour n'a laissé de moi qu'ennuis, chagrins, tourmens et souffrances excessives.

Je n'ai conservé de mon sommeil, de ma patience, de mes consolations, rien autre chose que les noms : Qu'il sauve son ame du danger, celui qui est libre de l'amour que je ressens : mais toi, ô mon ame, pars, en te soumettant aux décisions de l'amour.

Mon censeur, appliqué sans relâche à me persé-

cuter, m'a dit : Oublie l'objet de ta tendresse. Je lui ai répondu : Cesse plutôt de m'accabler de tes reproches.

Eh ! qui seroit digne de me diriger dans mon amour , si j'avois désiré écouter des consolations ! n'est-ce pas sur moi , au contraire , que doivent se régler , dans leur amour , tous ceux qui tiennent le premier rang en amour !

Il n'est point de partie de mon corps qui ne soit attirée vers elle , et possédée d'un amour qui me traîne sur ses pas comme par la bride.

Ma bien-aimée s'est balancée en sens divers , et alors nous avons pensé que chaque partie de son corps qu'elle faisoit mouvoir , devenoit une taille déliée , semblable au rameau des sables du désert , et que surmontoit un visage éclatant comme la lune dans son plein.

Chacun de mes membres renferme des entrailles qui , lorsque ma bien-aimée a tendu son arc , offrent une place à chacun de ses traits.

Si elle eût examiné mon corps , elle auroit vu un cœur dans chaque partie de mon être , et dans chaque cœur un tourment amoureux.

Une année passée auprès d'elle me semble rapide comme un clin-d'œil , et une heure d'absence s'écoule lentement comme une année.

Un soir que nous nous rencontrâmes au milieu du chemin qui conduit droit à sa demeure et à ma tente ;

Nous voyant à quelque distance de la tribu , dans

un lieu où il n'y avoit ni surveillant ni délateur qui pût nous nuire par ses calomnies,

Je posai mon visage contre terre, pour qu'il servît de marchepied à ma bien-aimée. Elle me dit alors : Réjouis-toi, tu peux maintenant appliquer tes lèvres sur mon voile.

Mais mon ame ne voulut point y consentir ; car elle attendoit de la noblesse de mes sentimens la conservation de son propre honneur.

Et nous passâmes la nuit comme jé l'avois désiré : je croyois posséder tous les royaumes de la terre , et il me sembloit que le temps m'obéissoit en esclave.

X.

LA KHAMRIADE, ou L'ÉLOGE DU VIN.

Poème mystique.

NOUS avons bu au souvenir de notre bien-aimée un vin délicieux dont nous fûmes enivrés avant la création de la vigne.

Une coupe brillante comme l'astre de la nuit contient ce vin, qui, soleil étincelant, est porté à la ronde par un jeune échanton beau comme un croissant. Oh ! combien d'étoiles resplendissantes s'offrent à nos regards, quand il est mélangé avec de l'eau !

Sans le doux parfum que cette liqueur exhale, nous n'aurions point été attirés vers les lieux où elle se trouve ; et si elle n'eût pas brillé d'un vif éclat,

jamais notre imagination n'auroit pu la concevoir.

Le siècle n'a laissé paroître au dehors qu'une goutte légère de cette liqueur. On diroit qu'inactive et sans effet, elle reste ensevelie et comme scellée au fond des cœurs.

S'il en est parlé dans la tribu, à son nom seul le peuple devient ivre au même instant, et il n'est point déshonoré, et il n'a point commis l'iniquité.

Du fond des vases qui la renferment, peu à peu cette liqueur s'est échappée, et il n'en est resté absolument que le nom.

Qu'elle se présente à l'esprit d'un malade, la joie pénètre aussitôt dans son cœur, et le chagrin s'évanouit.

Si les convives voyoient le cachet apposé sur les vases qui la contiennent, la vue de ce cachet seroit capable de les faire tomber dans l'ivresse.

Que l'on arrose de cette liqueur la terre sous laquelle repose l'homme qui n'est plus, aussitôt il revient à la vie, et il se lève droit sur ses pieds.

Si l'on portoit un homme que la mort est près de saisir, à l'ombre du mur servant d'enceinte à la plante qui produit cette liqueur, nul doute que son mal ne l'abandonnât au même instant.

Si l'on approchoit un boiteux du lieu où elle se vend, il marcheroit incontinent; et le muet, au seul récit de son goût délicieux, retrouve la parole.

Que dans l'Orient elle exhale son odeur embaumée, et qu'il se trouve dans l'Occident un être privé de l'odorat, alors celui-ci recouvre la faculté de sentir.

Qu'une goutte de cette liqueur colore la main de celui qui tient la coupe, non, il ne s'égarera pas au milieu des ténèbres: il est guidé par un astre éclatant,

La présente-t-on en secret à un aveugle né, la vue lui est aussitôt rendue. La fait-on passer d'un vase dans un autre pour la clarifier, le sourd, à ce doux murmure, retrouve l'ouïe.

Si, parmi des voyageurs qui se dirigent, montés sur leurs chameaux, vers le sol qui lui donne naissance, il se trouve quelqu'un de mordu par un scorpion, eh bien! le venin de cet animal ne sauroit lui nuire.

Si l'enchanteur traçoit les lettres qui forment le nom de cette liqueur sur le front d'un homme frappé de démence, oui, ces caractères le guériroient.

Si son nom glorieux étoit écrit sur le drapeau de l'armée, cette marque sacrée enivreroit tous ceux qui se sont rangés sous ce drapeau.

Elle rend plus douces et plus aimables les mœurs des convives; et par elle est guidé dans la voie de la raison celui à qui la raison n'est point donnée en partage.

Il devient généreux, celui de qui la main ignoroit la générosité: il devient doux, au moment où sa colère s'allume, celui qui n'étoit point doué de douceur.

Si le plus stupide d'entre les hommes pouvoit appliquer un baiser sur la partie scellée du vase où cette liqueur est contenue, ce baiser, sans doute, lui communiqueroit la connoissance intime de ses plus sublimes perfections.

Décris-nous , me dit-on , cette liqueur , toi qui connois si bien ses attributs merveilleux. Oui, je vais la décrire , parce que ses qualités me sont dévoilées.

C'est ce qu'il y a de plus pur , et cependant ce n'est point de l'eau ; ce qu'il y a de plus léger , et pourtant l'air ne la compose point. C'est une lumière que le feu n'engendre pas ; c'est une ame qui n'habite point de corps.

Sa mémoire a précédé anciennement tous les êtres créés , alors qu'il n'existoit aucune forme visible , aucun corps apparent.

Par elle se sont établies toutes choses : ensuite , par une sagesse qui lui est particulière , elle s'est dérobée aux regards de ceux qui n'ont pu la comprendre.

A sa vue , mon ame égarée est tombée en extase ; et toutes deux se sont confondues tellement l'une dans l'autre , que l'on ne pourroit pas discerner si une substance a pénétré une autre substance.

Ce vin , considéré seul , représente mon ame que je tiens d'Adam ; la vigne , elle seule considérée , signifie mon corps , qui , comme elle , a la terre pour mère.

La pureté des vases , je veux dire des corps , provient de la pureté des pensées qui s'étendent et se perfectionnent par cette ineffable liqueur.

On a voulu établir une différence entre ces choses , mais le tout est demeuré un et indivisible. Or , nos ames sont le vin , et nos corps la vigne.

Avant cette liqueur il n'est rien , et après elle il n'est rien encore. Le temps où a vécu le père com-

mun des hommes n'est venu qu'après elle, et elle a toujours existé par elle-même.

Avant les siècles les plus reculés, elle étoit ; et l'origine des siècles n'a été que le sceau de son existence.

Telles sont les infinies perfections de cette liqueur, qui engagent à la décrire tous ceux qui sont épris de ses attraits. Que la prose ou les vers célèbrent ses louanges, n'importe : les louanges ont un mérite égal.

Celui qui en entend parler pour la première fois, tressaille d'alégresse, comme l'amant passionné au seul nom de sa bien-aimée.

Plusieurs m'ont dit : Tu as bu l'iniquité. Non, ai-je repris, le vin que j'ai bu est un vin que je n'aurois pu refuser sans crime.

Qu'elle soit salubre cette liqueur aux pieux anachorètes ! Combien de fois ils en ont été enivrés ! et pourtant ils n'en ont point bu ; ils n'ont fait que la désirer !

Mon esprit en a été troublé dès mon plus jeune âge, et cette douce ivresse m'accompagnera sans cesse, après même que mes os seront réduits en poudre.

Savoure-la dans toute sa pureté ; mais si tu veux la mélanger, songe bien alors que te détourner de l'haleine de ta bien-aimée, ce seroit commettre un crime.

Cours la demander aux lieux où elle se distribue ; qu'on vienne te l'offrir dans toute sa splendeur, parmi des chants mélodieux. Qu'il est grand l'avantage de savourer cette liqueur au doux bruit des concerts !

Jamais cette liqueur et les soucis n'habitèrent en-

semble, et jamais le chagrin ne résida au milieu des concerts.

Si tu étois enivré de cette liqueur, ne fût-ce qu'un instant, tu verrois la fortune soumise à tes ordres, et la puissance te seroit donnée sur toutes choses.

Il n'a point existé ici-bas l'homme qui a passé ses jours sans jamais la goûter ; et celui qui est mort sans en être enivré, jamais la raison n'a été son partage.

Qu'il pleure donc sur lui-même l'infortuné qui, n'ayant point pris sa part de cette merveilleuse liqueur, a traîné une vie inutile et déshonorée !

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

Page 39, v. 33. Exagération qui dépare ce morceau rempli de beautés.

Page 40, v. 34. Idée ingénieuse et originale, mais qui perd beaucoup de son prix dans la traduction.

Page 44. Omar ben-Fâredh naquit au Caire l'an 577 de l'hégire (1181 de J. C.), et mourut dans la mosquée *Alazhar* l'an 632 (1235). Son corps fut déposé au pied du mont *Mocattam*. Le biographe Ibn-Khilkân, qui avait connu plusieurs de ses compagnons, a laissé fort peu de détails sur sa vie.

Parmi les poètes qui ont le plus contribué à donner de l'éclat à la littérature arabe, il faut placer, sans contredit, Omar ben-Fâredh. Les Orientaux en font le plus grand cas; et les éloges magnifiques qu'ils lui ont décernés unanimement, ne nous permettent pas de lui refuser notre estime. Celui qui a commenté ses œuvres, et qui, suivant ses propres expressions, avoit conçu, dès sa plus tendre jeunesse, une vive passion pour les écrits de ce poète, et avoit désiré les confier à sa mémoire avec la même ardeur que l'amant desire la présence de son amie, dit, dans les transports de son admiration, que Dieu a inspiré à Omar ben-Fâredh des vers auprès desquels les diamans les plus précieux et les colliers les plus riches sont vils et méprisables; qu'il l'a doué d'une éloquence qui brille comme les fleurs riantes des prairies, et comme la lumière qui déchire le voile de la nuit obscure; que ce poète s'est plongé dans les mers profondes de la poésie, et en a retiré des perles qui ont étonné les plus habiles; que, dans l'art de célébrer les louanges d'une maîtresse, il a laissé bien loin derrière lui tous ses rivaux; qu'il doit être considéré comme le chef des amans, et qu'il est vraiment digne de leur donner des leçons et de leur servir de modèle.

Les vers d'Omar ben-Fâredh sont pleins de grâce, de dou-

ceur et d'harmonie. W. Jones, dans son ouvrage qui a pour titre, *Commentarii poeseos asiaticæ*, observe avec raison que les débuts de la plupart de ses compositions poétiques se distinguent par une merveilleuse beauté. La verve et l'enthousiasme caractérisent également cet auteur; et, pour la force et l'énergie de l'expression, il marche de front avec Abou'thayyb Ahmed ben-Hosain Almoténabby.

L'intelligence parfaite de ses productions ne peut être que le fruit d'une étude longue et approfondie de la poésie arabe. Deux causes principales les rendent d'un difficile accès. La première, c'est qu'il arrive souvent à ce poète de quintessencier le sentiment; et alors ses idées sont si subtiles, si déliées, et, pour ainsi dire, si impalpables, qu'elles échappent presque aux poursuites du lecteur le plus attentif: souvent même elles disparaissent dès qu'on les touche pour les transporter dans une autre langue. On voit qu'il a pris plaisir, par un choix de pensées extraordinaires, et par la singularité des tours, à mettre à l'épreuve la sagacité de ceux qui étudient ses ouvrages. Au reste, les lettrés de l'Orient pensent qu'un poète est sans génie et sans invention, ou bien qu'il compte peu sur leur intelligence, quand il n'a pas soin de leur ménager des occasions fréquentes de faire briller cette pénétration qui sait découvrir les sens les plus cachés. Il faut donc que le poète arabe, s'il veut obtenir les suffrages et l'admiration des connoisseurs, n'oublie pas de porter quelquefois à l'excès le raffinement et la subtilité dans ses compositions, d'aiguiser ses pensées, et de les envelopper de telle sorte dans les expressions, qu'elles se présentent au lecteur comme des énigmes, qu'elles réveillent son attention, piquent sa curiosité, et mettent en jeu toutes les facultés de son esprit. Or, il faut convenir qu'Omar ben-Fâredh n'a point manqué à ce devoir prescrit aux poètes arabes, et qu'il n'a point voulu que ses lecteurs lui reprochassent de leur avoir enlevé les occasions de montrer leur sagacité.

La seconde cause qui me semble contribuer à répandre quelque obscurité dans plusieurs de ses poésies, c'est qu'il s'est plu à y semer des allégories religieuses et des idées mystiques où, sous le voile de peintures profanes et voluptueuses, sont figurés des objets purement spirituels. Les Orientaux se sentent beaucoup d'attrait pour ce genre de composition. Chez ces peuples, il paroît suppléer, en partie, à cet intérêt qui, pour nous, résulte de l'emploi de la mythologie et du charme des fictions.

C'est dans l'Orient, sans doute, que la poésie mystique a fait entendre ses premiers accens. Graves et méditatifs, affranchis des distractions dans lesquelles sont incessamment engagées les nations européennes, par les rapports habituels d'un sexe avec l'autre, et par des plaisirs toujours variés; mais cependant avides de jouissances intérieures, et tourmentés du besoin impérieux de se laisser subjuguier par quelque grande passion, les Orientaux ont pensé que la spiritualité, les idées abstraites et contemplatives pouvoient combler le vide qu'ils trouvoient au-dedans d'eux-mêmes, et donner à leur ame l'aliment qui lui est nécessaire, en la pénétrant de sentimens profonds, et de ces vives ardeurs qui multiplient son activité et son énergie.

La spiritualité s'est donc présentée à leur imagination sous l'aspect le plus séduisant: elle a fait une douce impression sur leurs cœurs; ils en sont devenus idolâtres, et, dans l'égarement de la passion, ils lui ont adressé leur encens et leur hommage.

Mais ce langage mystérieux et allégorique qui, par la variété de sens qu'il présente, fait les délices des Orientaux, est peu susceptible de nous plaire long-temps. La poésie se prêtant avec peine aux raisonnemens abstraits et bizarres de la spiritualité, nous sommes dégoûtés bientôt d'un auteur qui

D'un divertissement nous fait une fatigue.

L'imagination des poètes orientaux s'enflamme tellement pour

les rêveries de la mysticité, qu'elle les emporte souvent au-delà des bornes de la droite raison, leur fait sacrifier le soin d'être compris au désir de paroître mystérieux et profonds, et les jette dans un dédale de subtilités puériles, qui embarrassent plus l'esprit qu'elles ne l'étendent et ne l'éclairent.

Omar ben-Fâredh avoit embrassé la vie religieuse et contemplative. Dans la préface qu'il a mise à la tête des œuvres d'Ebn-Fâredh, Aly, l'un des disciples de l'ordre de ce poëte, rapporte de lui des choses fort étonnantes, et auxquelles on ne se sent guère disposé à ajouter foi. Il dit qu'il tomboit quelquefois en de violentes convulsions, faisoit des bonds si impétueux que la sueur sortait abondamment de tout son corps et couloit jusqu'à ses pieds, et qu'ensuite il se rouloit avec fureur contre terre. Il paroissoit assez souvent ravi en extase. Frappé de stupeur, le regard fixe, il n'entendoit ni ne voyoit ceux qui lui parloient : l'usage de ses sens étoit entièrement suspendu. On le vit plusieurs fois renversé sur le dos et enveloppé comme un mort dans son linceul. Il restoit plusieurs jours dans cette position ; et pendant tout ce temps, il ne prenoit aucune nourriture, ne proféroit aucune parole, et ne faisoit aucun mouvement. Lorsque, sorti de cet étrange état d'immobilité ou d'agitation, Omar ben-Fâredh pouvoit s'entretenir avec ses amis, il leur disoit que, tandis qu'on le voyoit hors de lui-même, et comme privé de la raison, il conversoit avec la divinité, étoit comblé de ses faveurs, et ressentoit les plus heureuses inspirations poétiques.

Omar ben-Fâredh, dit Aly, étoit d'une stature moyenne et bien proportionnée. Il avoit les traits nobles et le teint très-coloré. Lorsqu'il étoit ravi en extase et comme dominé par la divinité, sa figure paroissoit encore plus belle et plus éblouissante. Il portoit toujours des habits magnifiques : un doux parfum s'exhaloit de sa bouche. Il étoit généreux, désintéressé, ne cherchant point les moyens d'acquérir les biens de ce monde, et ne voulant jamais rien recevoir de personne.

S'il paroissoit dans une assemblée, sa présence commandoit la gravité et la décence. On vit des cheïkhs, des jurisconsultes, des fakirs, des visirs, et des personnages revêtus d'une grande autorité, se rendre dans les assemblées où il se trouvoit, lui prodiguer des marques de considération et de respect, et lui parler de la manière dont on parle aux rois. Lorsqu'il se promenoit dans la ville, on se pressoit sur son passage; chacun lui demandoit sa bénédiction, se recommandoit à ses prières et aspirait au bonheur de lui baiser les mains.

Je me suis servi, pour la publication de ces poèmes d'Omar ben-Fâredh, des manuscrits arabes de la bibliothèque du Roi numérotés 179, 1479, 1397 et 461. Les deux premiers portent un excellent commentaire dont j'ai donné des extraits; le 3.^e contient la préface d'Aly; et le 4.^e, le poème *خمرية*, la *Khamriade*, ou *Éloge du vin*, avec deux commentaires différens.

VI.

Page 44. Les vers de ce poème appartiennent au genre nommé *البحر الكامل*, *metrum perfectum*. La mesure est *مُتَفَاعِلُنْ* répété six fois dans chaque vers; ce pied se change souvent en *مُتَفَاعِلِنْ*, *مُتَفَاعِلْ* et *مُتَفَاعِلُ*, ou, ce qui est la même chose, en *مُسْتَفْعِلِنْ*, *مَفْعُولِنْ* et *فِعْلَاتِنْ*. Voyez ci-devant p. 109, n.^o II.

Vers 2. Leïla, fille de la tribu d'Amer, est un des noms sous lesquels les poètes arabes désignent souvent leur maîtresse.

Page 45, v. 7. J'ajouterai à la remarque du commentateur sur *وأقر*, cette autre qui est tirée de la Grammaire arabe de M. Silvestre de Sacy: Les verbes dont la dernière radicale est un *hamza*, se confondent assez souvent avec les verbes nommés proprement défectueux, c'est-à-dire, dont la dernière radicale est un *و* et un *ي*; ce que peut-être on ne doit

regarder que comme des fautes d'orthographe insensiblement introduites par l'usage, et adoptées ensuite par les grammairiens. Tome I, page 159.

Vers 9. Le commentateur observe qu'au lieu de صافية, on peut lire صافنة, qui se dit proprement des chevaux qui reposent sur trois pieds, et qui touchent légèrement la terre de l'extrémité antérieure du quatrième pied. Si l'on adopte cette leçon, il faut considérer صافنة comme une expression métaphorique par laquelle les vents, à cause de leur impétuosité, sont assimilés aux chevaux.

Vers 10. المزاح est le nom d'action de la troisième forme de مزح, et مزاحا est le nom de patient de ازاح, qui a ici le même sens que ازال.

Page 46, v. 16. الخلاعة لبس est une antithèse employée à dessein par le poète: elle n'est pas ici sans effet. Les poètes arabes sont souvent occupés du soin d'opposer les mots aux mots et les pensées aux pensées. Ce genre de beauté se perd totalement dans une traduction.

Vers 20. احشاشى pluriel de شحشح *avare*, appliqué au mot اششاشى, est d'une beauté remarquable.

Vers 21. سقى, infinitif ou nom d'action de سقى, est employé ici pour le prétérit dans le sens de l'optatif.

Page 47, v. 22. Le mot الحى signifie proprement un lieu défendu dont on ne peut approcher. On attribue cette parole à Mahomet: *Il n'y a d'asile sûr qu'auprès de Dieu et de son envoyé.*

وفي الحديث لا حى الا لله ورسوله

Vers 25. قسما est ici ce que les grammairiens arabes appellent مقفول مطلق لفعل محذوف c'est-à-dire, un complément mis à l'accusatif en vertu d'un verbe sous-entendu. Ce verbe est اقسام *je jure.*

Les amis de la belle poésie admireront le début gracieux de ce

morceau et le mouvement lyrique qui le termine. Il y a beaucoup de sentiment dans les vers 17 et suivans.

VII.

Page 50. Ces vers sont du genre nommé *البحر الحفيق*, *metrum leve*. La mesure est *فَاعِلَاتِنِ مَسْتَفْعَلِنِ فَاعِلَاتِنِ*, pour chaque hémistiche. On peut substituer au premier pied *فَاعِلَاتِنِ*, au second *مَفَاعِلِنِ*, et au troisième *فَاعِلَاتِنِ* ou *مَفْعُولِنِ*.

وَأْتَبَدُ est l'impératif de la huitième forme de *أَدُ*.

Les effets que produit sur les chameaux le chant de leurs conducteurs sont très-surprenans. En voici deux exemples.

Un homme devint l'hôte d'un Arabe riche et puissant. Tandis qu'il reposoit dans sa tente, attendant que le repas fût préparé; il aperçut un petit esclave noir qui étoit attaché dans un coin de la tente. Il lui dit: Petit noir, pourquoi te trouves-tu dans cet état! Toute ma faute envers mon maître, répondit l'esclave, c'est d'avoir tellement animé par mon chant dix de ses plus beaux chameaux, qu'ils ont fait en un seul jour le chemin de dix, et ils sont morts d'épuisement. Ce qu'ayant su mon maître, il s'est emporté contre moi, et il m'a attaché de la sorte. Mais si, quand le repas sera servi, tu refusois de goûter d'aucun mets jusqu'à ce qu'il m'ait rendu la liberté, je suis sûr qu'il ne te résisteroit pas longtemps, car il est humain et généreux. L'hôte attendit patiemment. Lorsque le repas fut servi, il eut soin de ne toucher à aucun aliment. Le maître de la maison prie son hôte de manger. Je ne mangerai rien, dit celui-ci, que tu ne m'aies accordé une grâce. Que veux-tu, dit le maître! Il faut, répondit l'hôte, que tu mettes en liberté ce petit esclave. Mais, répliqua vivement le maître, la faute qu'il a commise est très-grave; et aussitôt il raconta l'histoire des dix cha-

meaux, et comment l'esclave, par la continuité de son chant, leur avoit causé la mort. N'importe, reprit l'hôte, fais ce que je te demande. Alors le maître ne put faire autrement que de briser les liens de son esclave. (Traduction d'une partie du commentaire, p. 55 et 56.)

Un Arabe fit endurer la soif à ses chameaux pendant dix jours. Ce temps écoulé, il leur permit de se diriger vers l'eau. A peine y furent-ils arrivés que leur conducteur fit entendre son chant du côté opposé. Au même instant, les chameaux, oubliant de boire, se tournèrent vers leur conducteur. Comme celui-ci continuait son chant, les chameaux le rejoignirent et abandonnèrent l'eau après en avoir été privés pendant dix jours. (*Extrait du commentateur.*)

Page 51, v. 3. Le commentateur observe que, par une licence nommée إشباع *saturation*, le poète a pu écrire لم يتقى au lieu de لم يتق. Cette licence consiste à ajouter après une voyelle la lettre analogue à cette voyelle, pour rendre le son plus plein. Voyez la Gram. ar. de M. S. de Sacy, tom. II, pag. 374. Le commentateur cite cet exemple tiré de l'Alcoran : من شرطه جازمة وقد , انه من يتقى ويصبر : « Lorsque le mot conjonctif من se trouve dans une proposition conditionnelle, il veut après lui l'aoriste djezmé; mais ici, le kesra du câf a été saturé, et, en conséquence, il est suivi d'un ي. »

Page 51, v. 5. Le thomâm est une espèce de chaume dont on se sert en Orient pour couvrir les maisons et en boucher les fentes. Voyez le *Câmous*, et le *Kalila et Dimnah* du baron S. de Sacy, p. 292. (*Moallaca de Lébid.*) Voyez aussi la *Chrestomathie arabe* du même savant.

Vers 7. يقال ترامت الابل اذا كانت تتسابق رميه وترامت (Addition au commentaire, p. 57.)

Par la plus excellente ou la plus sainte des vallées, le poète désigne la Mecque, qui est située dans une vallée.

Vers 8. L'expression *عَمْرِكُ* est pour *عَمْرِكُ*. V. p. 122, vers 25.

Page 52, v. 14. *الأوتاد* signifie proprement, *les pieux qui soutiennent les tentes des Arabes*; et dans le langage des sofis, *les saints*, qui, par leurs vertus, sont cause que le monde est conservé.

Vers 15. Pour la mesure, le poète a écrit *فَاتْبَلِغْ* avec le *wesla*, au lieu de *فَاتْبَلِغْ*

Cette énumération n'est point aussi aride qu'elle le paroît au premier coup d'œil. On ne peut douter que l'aspect des lieux que les Arabes rencontrent sur leur route, lorsqu'ils font le pèlerinage de la Mecque, ne soit capable de produire dans leur ame les plus douces émotions. De plus, le poète a suffisamment corrigé la sécheresse apparente de son énumération, en donnant à la plupart des lieux qu'il nomme des qualifications qui les caractérisent et les distinguent. Par une habile suspension, il tient le lecteur en attente et le force de le suivre jusqu'à ce qu'il arrête notre esprit sur ces paroles *فَاتْبَلِغْ سَلَامِي* *n'oublie pas alors de saluer &c.*, paroles simples et touchantes qui empruntent tout leur prix de la place qu'elles occupent. Observons encore qu'il y a beaucoup de grâce et de sentiment dans les diminutifs *عَرِيْب*, *الاصِيَاب* et autres que le poète a jetés à dessein dans ce morceau.

Vers 18. *وَاحِلِي النَّدَاقِ* et *مَا أَمْرُ الْفِرَاقِ* sont des formules exclamatives ou admiratives. *النَّدَاقِي* est pour *النَّدَاقِي* à cause de la mesure.

Pour avoir le premier pied du second hémistiche, il faut détacher la syllabe simple du mot *الْحَيِّ*, et dire *يَ وَاحِلِي*, ce qui fait *فَعِلَاتِنِ*.

Page 53, v. 21. *Adjyâd* est un lieu situé dans le territoire de la Mecque et très-révéré des Musulmans.

Vers 22. العجيرات *Assokhairât* est un endroit du mont Arafat où Mahomet fit une station. Le mont Arafat est près de la Mecque.

Vers 23. المصلى *almosalla* signifie proprement *le lieu de la prière*. C'est ici une chapelle ou un oratoire qu'Omar ben-Fâredh avoit fréquenté.

Vers 25. جمع signifie proprement جماعة الناس *une réunion d'hommes*. C'est ici la mosquée Mozdalifat, qui se trouve dans la campagne de la Mecque, entre le mont Arafat et la vallée de Mina, à peu de distance d'Alkaïf, autre mosquée.

Vers 26. La vallée de Mina est à peu de distance de la Mecque. Les pèlerins musulmans y pratiquent diverses cérémonies religieuses.

Page 54, v. 27. Le commentateur remarque que la province du Hedjâz est ainsi nommée, parce qu'elle sépare la province de Nadjd de celle de Tehama. *Voyez* la même remarque dans les *Observat. hist. et crit. sur le mahométisme*, par George Sale, p. 6.

أرادي est un adjectif relatif qui se rapporte à حم. Suivant la grammaire, le ي devrait être affecté du teschdid, mais le poète l'a supprimé pour la mesure du vers.

Vers 32. Suivant le Câmous, السلم والمعراج signifie *échelle*. المعراج *المعراج*, et chez les Persans شب معراج est le voyage ou l'ascension nocturne de Mahomet au ciel, sur le cheval ailé nommé *Borâk*: c'est à quoi le poète fait ici allusion.

المقام *La station d'Ibrahim* est la place où Abraham faisoit sa prière pendant que la Kaaba, ou temple de la Mecque, étoit bâtie.

Dans le langage mystique des sofis, le mot الغمق signifie *révélation, inspiration*.

Vers 33. Voici l'explication que le chérif Aldjordjàni, auteur du كتاب التعريفات *le Livre des définitions*, donne du mot الوارد، الوارد كل ما يرد على القلب من المعاني الغيبية من غير تمدد من العبد، ce qui signifie: *Toutes les pensées ou inspirations divines qui viennent à l'homme, sans effort et sans application de sa part.*

Page 55, v. 35. قسماً est à l'accusatif, à cause de أقسم sous-entendu. Voyez p. 122, v. 25. Le mur *alathim* renfermoit autrefois la Kaaba, ainsi nommée à cause de sa forme carrée. Par *les voiles*, le poète désigne l'étoffe de soie noire et brodée en lettres d'or qui couvre l'extérieur de la Kaaba.

Safa et Merwa sont deux collines situées hors de la Mecque. Les pèlerins musulmans doivent courir sept fois entre elles. Les sept circuits autour de la Kaaba et la course entre Safa et Merwa sont des rites antérieurs à l'islamisme. Mahomet les confirma.

Vers 36. Aldjénâb est le nom d'une montagne.

La gouttière d'or ou d'argent doré est placée au haut de la Kaaba.

Vers 37. Le bachâm est le nom d'un arbre odoriférant qui ressemble au baumier, et qui est très-commun dans les montagnes de la Mecque. (Voyez la *Relation de l'Égypte*, par Abd-allathif, traduite par M. le baron Silvestre de Sacy, pages 22 et 93.)

J'ai déjà dit qu'il falloit mettre au rang des élégies la plupart des compositions poétiques des Arabes, quoiqu'elles ne portent pas toujours ce titre. Ce poème appartient au genre élégiaque. Il est parfaitement bien conduit, et offre plusieurs traits de ressemblance avec le précédent. On n'y voit aucune trace de mauvais goût. La vérité des descriptions, la véhémence des sentiments, le charme des souvenirs religieux et

la noblesse du style font de ce morceau un des chefs-d'œuvre de la poésie arabe.

VIII.

Page 60. Les vers de ce poëme sont du genre nommé *الجسر البسيط*, *metrum expansum*. Voyez p. 105, n.° 1.

Il y a en arabe des noms de lieu qui ont la forme des noms de patients ou participes passifs des verbes dérivés; ainsi, *مُعْتَرِك* signifie ici *le lieu de la mêlée, du combat*; au 29.° vers, *مُسْتَنْزَعَة* signifie *un lieu où l'on goûte, où l'on prend du plaisir*; au 36.° vers, *مُنْعَرَج* veut dire *un lieu qui va en pente*; et *مُنْفَرَج* un lieu où l'on trouve la paix et la satisfaction.

Vers 4 et 5. Hyperboles outrées que notre goût réprouve. Les Arabes nomment ces sortes d'exagérations *اغراق* et *غلو*.

Page 61, v. 6. *حَبِّبًا* est pour *ذَا حَبَّبَ*; cette expression composée a le sens de *نِعْمَ* être bon, et elle reste toujours invariable.

Vers 8 et suivans. Tout ce passage est plein de délicatesse, de grâce et de sentiment.

Page 62, vers 15. On peut lire *مُحِبِّبًا* ou *مُحِبِّبٍ* ou *مُحِبِّبًا*. Dans le premier cas, ce mot est l'attribut d'un inchoatif sous-entendu, qui est *هو*; dans le second cas, il se rapporte à *رَشَاء* du 13.° vers; dans le 3.°, il faut sous-entendre *امدح*. Voyez le commentaire, p. 68.

Vers 17. L'affixe dans *طِيبِهِ* peut se rapporter à *المسك*, ou bien à *رِشَاء*: ce vers est remarquable par son élégance, et la pensée est très-délicate.

Vers 19. Remarquons le tour passionné de ce vers, et le parallélisme ingénieux qui existe entre les deux hémistiches.

Vers 21. هَيْبِي est pour هَيْبِي، à cause de la mesure.

Page 63, v. 24. العذار signifie suivant le Câmous من الجام ما سال على خد الفرس la partie de la bride qui passe sur les joues du cheval, la têtère. خلع العذار se dit figurément d'un homme qui satisfait tous ses desirs et qui n'est point retenu par la crainte de Dieu et les reproches de ses semblables.

Vers 25. J'ai dû paraphraser ce vers pour le rendre intelligible.

Vers 26. ما احلى شمائله est une formule admirative et exclamative dont il est parlé dans la Gram. ar. t. I, p. 185, et t. II, p. 176.

Vers 28. Ce vers est encore remarquable par son extrême élégance, et la pensée est pleine de délicatesse et de charme.

Vers 29 et suivans. C'est avec raison que le commentateur, homme érudit et de beaucoup de goût, fait l'éloge de ce passage. On y remarque une suite d'images riantes et gracieuses, et une grande fraîcheur dans le coloris. Il n'existe en aucune langue de l'Europe des vers plus parfaits ni plus harmonieux.

Page 64, v. 37. Au lieu de لِيَهْنَ lisez لِيَهْنَ، qui est pour لِيَهْنَ. Comme les verbes dont la dernière radicale est un hamza, se confondent assez souvent avec les verbes défectueux, l'élif a été supprimé à cause du lam impératif. Voyez le comm. p. 72, et la Grammaire arabe de M. S. de Sacy, tom. I, p. 159.

Page 65, v. 38. Le poëte joue ici sur le double sens du mot بدر *bedr*, qui signifie une pleine lune, et par métaphore une beauté parfaite. *Bedr* est aussi le nom du lieu où Mahomet remporta la première victoire sur ses ennemis. Ibn-Fâredh semble comparer ceux dont il parle aux soldats de la journée de *Bedr*.

Vers 41, 1.^{er} hémistiche. Il faut placer la conjonction و avant مرتجى

Vers 43 et 44. Dans la préface du Diwan de notre poète, Ali rapporte ce qui suit: Le fils du cheïkh Ibn-Fâredh m'a raconté: Lorsque le cheïkh Chéhâb-eddin-Assohrawerdi, supérieur des sofis, fit son dernier pèlerinage en l'année 628, un vendredi, jour de station, une grande multitude d'habitans de l'Irâc s'acquittèrent avec lui de cette obligation sacrée. Comme il faisoit le tour de la Kaaba et sa station sur le mont Arafat, il vit le peuple se porter en foule auprès de lui et imiter tout ce qu'il faisoit et tout ce qu'il disoit. Ayant appris que le cheïkh Ibn-Fâredh étoit dans le sanctuaire, il desira ardemment le voir, et il répandit des larmes; puis il se dit en lui-même: Penses-tu que tu tiennes auprès de Dieu le rang que ces gens s'imaginent! Penses-tu qu'aujourd'hui il soit ainsi question de toi devant l'objet de ton amour! Alors le cheïkh Ibn-Fâredh lui apparut et lui dit: « Nouvelle agréable pour ton cœur! dépouille-toi (pour témoigner » ta reconnaissance) des vêtemens qui te couvrent; il a été » question de toi devant l'objet de ta tendresse, malgré toutes » tes imperfections. » Le cheïkh Chéhâb-eddin poussa un cri, et se dépouilla à l'instant de tout ce qui le couvroit. Les cheïkhs et les religieux qui étoient présens, se dépouillèrent, à son exemple, de leurs vêtemens. Le cheïkh Assohrawerdi chercha le cheïkh Ibn-Fâredh, et ne l'ayant pas trouvé, il dit: « Cette nouvelle vient de quelqu'un qui a paru devant » la divinité. » Mais ensuite ils eurent une entrevue dans le sanctuaire vénérable; ils s'embrassèrent, et s'entretinrent à voix basse pendant un long temps. *Voy. le texte, p. 72 et 73.*

IX.

De tous les morceaux qui composent mon Anthologie, voici celui dont la traduction m'a donné le plus de peine. La plupart des pensées sont si recherchées et si extraordinaires, que l'on conçoit difficilement comment elles ont pu éclore dans le cerveau du poète. Elles ont quelque chose de si délié et

de si subtil, qu'elles échappent et s'évanouissent au moment qu'on croit les saisir; c'est une ombre qu'on embrasse. Ce morceau a fort exercé le commentateur. Je ne me suis décidé à le publier qu'afin de faire connoître jusqu'à quel point les poètes arabes, pour paroître originaux et pour intéresser le lecteur, alambiquent quelquefois leurs idées et raffinent sur les sentimens. Ce travail de leur esprit est une suite de l'absence des fictions et du merveilleux dans leurs compositions.

Page 74. Ce poème est du genre nommé الجسر الطويل *metrum longum*. Voyez p. 115. Le dernier pied مفاعيلن devient souvent مفاعي. Ceux dont l'oreille est exercée au rythme poétique des Arabes, remarqueront la douce harmonie qui règne dans les vers de ce poème.

Vers 5. Les poètes donnent souvent un *fatha* à l'affixe ي; ainsi, dans بروحي on a le pied فعولن et la première syllabe du pied مفاعيلن.

Vers 6. La première syllabe du mot أطراحي s'unit, dans la prononciation, avec لي de l'hémistiche précédent; طراحي forme donc exactement le premier pied du second hémistiche.

Page 75, v. 9. Dans l'édition de Hariry que M. Silvestre de Sacy a publiée avec un commentaire, on lit une remarque intéressante sur le mot لبّيت; en voici la traduction:

« On écrit quelquefois لبّات avec le hamza, au lieu de لبّيت, quoique la racine n'ait point de hamza. La signification primitive de التلبية est s'arrêter, demeurer dans un lieu, الإقامة بالمكان; on dit: لبّيت بالمكان; on dit: لبّيت بالمكان; dans le sens de أقمت به; le second *ba* a été changé en *ya* pour que la prononciation fût plus douce. C'est ainsi qu'on écrit لتظنيت pour لتظننت. لبّيتك لانا مقيم على je reste sous ton obéissance. La forme régulière est

» لَبَّاءُ , nom d'action mis à l'accusatif , comme on dit
 » حمدًا لله وشكرًا ; mais afin que l'expression eût plus d'énergie,
 » on a converti لَبَّاءُ en la forme du duel لَبَّيْكَ . »

Vers 11. Le commentateur admire la structure de ce vers. Ce qui en constitue le mérite à ses yeux est la symétrie parfaite qui existe entre les deux hémistiches. Il remarque qu'un nombre égal de lettres compose chaque hémistiche, et que les mots qui se correspondent ont aussi un nombre égal de lettres. Dans notre langue cette symétrie seroit puérile: chez les Arabes, elle est quelquefois une grâce de style.

Page 76, v. 15 et suiv. Ici le poète n'offre que des énigmes au lecteur et se dérobe à la plus subtile intelligence. Tout ce passage a fort embarrassé les commentateurs. Je ne me flatte pas de l'avoir parfaitement compris, encore moins de l'avoir rendu d'une manière intelligible.

Page 77, v. 23. On peut lire يَا نَفْسُ ou يَا نَفْسٍ. Dans le premier cas, le *kesra* indique que le compellatif est déterminé par un complément qui est l'affixe de la première personne. Dans le second cas, le *dhamma* indique que le compellatif que l'on a en vue est indéterminé.

X.

La *Khamriade*, ou éloge du vin, jouit d'une grande célébrité en Orient, et elle est gravée dans la mémoire de tous les amateurs de la poésie. M. le baron Silvestre de Sacy l'a citée dans sa *Chrestomathie arabe*, t. III, p. 155. Cette composition singulière ne manque ni de grâce ni de charme; les idées en sont ingénieuses, délicates, quelquefois profondes, et toutes sont rendues avec force et précision. L'auteur a voulu, sous l'emblème du vin et sous des expressions qui frappent les sens, figurer des choses purement spirituelles, et peindre cette vie contemplative où l'âme des saints s'absorbe toute entière dans la divinité et dans ce chaste amour, source

intarissable des plus pures délices. La mystérieuse obscurité qui règne dans ce poëme allégorique, a ouvert une vaste carrière aux réflexions des commentateurs, qui ont épuisé toute leur érudition pour écarter le voile qui le couvre, et pour faire céder la lettre à l'esprit qui seul doit subsister. Il faut savoir que, suivant le langage des mystiques musulmans, le Bien-aimé الحبيب est Mahomet ou Dieu lui-même; que le vin dont il est fait mention dans ce poëme, et dont il est glorieux de s'enivrer, est un breuvage tout spirituel, c'est-à-dire, l'amour divin, qui pénètre et embrase les cœurs. La vigne dont il est parlé, signifie tous les êtres qu'a créés la puissance éternelle. Quant aux autres expressions figurées qui se rencontrent dans cette pièce, je pense qu'on pourra, sans beaucoup de peine, en entrevoir le sens. Il est bon d'ailleurs, dans les matières de ce genre, qui souvent donnent lieu à des interprétations diverses, de laisser l'esprit du lecteur en liberté, et de le livrer à ses propres réflexions. Les personnes qui ont du goût pour les choses mystiques, se plaisent à y trouver je ne sais quoi de vague et d'indéterminé: elles aiment qu'on leur ménage le plaisir d'écarter elles-mêmes les ombres légères qui font tout le prix et tout le charme de ces jeux d'une imagination exaltée.

Ce poëme est du genre nommé الجمر الطويل *metrum longum*. Voyez p. 115 et 131.

Page 83, v. 10. اشرف على الموت اشفى a ici le même sens que *imminuit morti*.

Page 84, v. 16. Par الراقى *l'enchanteur*, le poëte désigne un homme si avancé dans la connoissance de Dieu, qu'il est capable de conduire les autres.

Page 85, v. 22. Ce vers a un charme et une harmonie dont aucune traduction ne peut donner l'idée.

Vers 23. Lisez حديتها au lieu de حديثها

Les manuscrits n.ºs 179, 1479 et 461, qui sont accompagnés de commentaires, ne portent ni ce vers ni les sept suivans,

ce qui pourroit donner à penser qu'ils n'ont point été connus des commentateurs, ou bien qu'ils ont été rejetés par eux, comme n'étant pas de notre poète. Les ayant trouvés dans le manuscrit 1395, qui est excellent, je n'ai pas hésité à les imprimer. Ces vers, d'ailleurs, cadrent bien avec ce qui précède, et ils complètent la description que le poète annonce avec quelque pompe dans le vers 21, et qu'il commence avec tant de grâce dans le vers 22. S'il se fût borné à ce seul vers, la description restant, ce me semble, imparfaite, ne rempliroit point notre attente. Ce passage présente des obscurités que les scholiastes n'auroient pas dissipées sans beaucoup de peine. Néanmoins, on doit y remarquer un mouvement très-lyrique et des pensées fort élevées.

Vers 25. Le *wesla* de *آتجادا* indique que la première syllabe de ce mot doit, pour la mesure, se réunir au mot précédent. *آتجادا* forme donc le premier pied du second hémistiche.

Page 86, v. 33, 1.^{re} hémistiche. *الائم* signifie proprement *l'iniquité*, et figurément *le vin*.

XI.

Voyez sur cet auteur la Chrestomathie ar. de M. le b. Silvestre de Sacy, t. I, p. 114 et 123, 2.^e édit. Abou'l-Mahasin, dans son dictionnaire des hommes célèbres, qui a pour titre *المنهل الصافي*, dit qu'il naquit à Damas l'an 696 de l'hégire (1296 de J. C.), et qu'il mourut dans cette ville l'an 764 (1362 de J. C.). J'ai trouvé ce poème de Salah Eddin Khalif ben Ibek Assafady dans le *كتاب المرج النضروالارج العطر* *le Livre des prairies verdoyantes et des odeurs suaves*, ou poésies de divers auteurs rassemblées par Djélâl-Eddin Mohammed Alsoyouthy, n.^o 1569 &c. de la Biblioth. du Roi.

Ces vers sont sur le mètre appelé *الجر البسيط* *Voy.* p. 105.

Page 92, v. 1. *وجب يجب* signifie *palpitavit cor*, ou *concidit et mortuus fuit*. Voyez le Câmous et le diction. de Golius. Dans le Hariry de M. Silvestre de Sacy, on lit, page 482 :